

Quand Fauré met en musique les textes de *La bonne chanson* de Verlaine, il s'inscrit selon moi dans la même tradition romantique que les compositeurs allemands, pour ne citer que les plus célèbres, Schubert dans *Le voyage d'hiver* et *La belle meunière*, Mahler *Les chants d'un compagnon errant*, et bien sûr Schumann *Les amours du poète*.

Il s'agit de poèmes d'amour, avec comme thèmes principaux une grande inquiétude qui peut tendre vers le désespoir le plus poignant, mais surtout **le voyage, l'errance** (en allemand **Das Wandern**) la quête de la bien aimée étant comme dans les romans courtois la motivation interne de ce voyage: *Die Liebe liebt das Wandern, l'amour aime à cheminer* (Müller/Schubert, le voyage d'hiver) - *Les yeux bleus de ma bien-aimée m'ont envoyé courir le monde* (Mahler, les chants du compagnon errant)- *J'allais par des chemins perfides, Douloureusement incertain, Vos chères mains furent mes guides* (Verlaine/Fauré, la bonne chanson)...

Mais Fauré, comme ses collègues du romantisme allemand choisit des textes où le héros, est sans cesse confronté à la nature, parfois accueillante, parfois hostile...

Quand le festival m'a fait la commande d'une œuvre en rapport avec La bonne chanson de Fauré, je me suis plongé dans le cycle entier de Verlaine (Fauré en a sélectionné seulement 9 sur 21), et j'ai été frappé en particulier par deux poèmes non choisis par Fauré où cette errance nous plonge non dans la nature, mais dans une grande modernité: l'univers urbain et industriel de la fin du 19ème siècle avec le voyage en chemin de fer, la rue, l'usine, les ouvriers, les égouts des villes... on est proche de l'atmosphère des romans de Zola dans le cycle des *Rougon-Macquart*.

J'ai aussitôt décidé de travailler sur ces deux poèmes et j'ai intercalé deux brèves et fulgurantes rencontres avec la femme aimée (2 fois 4 vers) mêlés à des interludes/commentaires instrumentaux.

Le thème initial de piano de Fauré d' *Une sainte en son auréole* est cité tout au long de la pièce.

Paul Verlaine - « La bonne chanson » (1870) – 4 extraits

[7]

Le paysage dans le cadre des portières
Court furieusement, et des plaines entières
Avec de l'eau, des blés, des arbres et du ciel
Vont s'engouffrant parmi le tourbillon cruel
Où tombent les poteaux minces du télégraphe
Dont les fils ont l'allure étrange d'un paraphe.

Une odeur de charbon qui brûle et d'eau qui bout,
Tout le bruit que feraient mille chaînes au bout
Desquelles hurleraient mille géants qu'on fouette ;
Et tout à coup des cris prolongés de chouette. -

- Que me fait tout cela, puisque j'ai dans les yeux
La blanche vision qui fait mon cœur joyeux,
Puisque la douce voix pour moi murmure encore,
Puisque le Nom si beau, si noble et si sonore
Se mêle, pur pivot de tout ce tournoiement,
Au rythme du wagon brutal, suavement.

[3]

...
Elle alla, vint, revint, s'assit, parla,
Légère et grave, ironique, attendrie:
Et je sentais en mon âme assombrie
Comme un joyeux reflet de tout cela ;

...

[16]

Le bruit des cabarets, la fange des trottoirs,
Les platanes déchus s'effeuillant dans l'air noir,
L'omnibus, ouragan de ferraille et de boues,
Qui grince, mal assis entre ses quatre roues,
Et roule ses yeux verts et rouges lentement,
Les ouvriers allant au club, tout en fumant
Leur brûle-gueule au nez des agents de police,
Toits qui dégouttent, murs suintants, pavé qui glisse,
Bitume défoncé, ruisseaux comblant l'égout,
Voilà ma route - avec le paradis au bout.

[13]

Hier, on parlait de choses et d'autres,
Et mes yeux allaient recherchant les vôtres ;
Et votre regard recherchait le mien
Tandis que courait toujours l'entretien.

...